De Saint-Louis à Ségou / [Commandant Monteil]

Source gallica.bnf.fr / Institut Fondamental d'Afrique Noire Cheikh Anta Diop (IFAN Ch. A. Diop)

{BnF Gallica

Monteil, Parfait-Louis (1855-1925). Auteur du texte. De Saint-Louis à Ségou / [Commandant Monteil].

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

DE SAINT-LOUIS A SÉGOU

Carte dessinée et gravée

PAR

R. HAUSERMANN

Source gallica.bnf.fr / Institut Fondamental d'Afrique Noire Cheikh Anta Diop (IFAN Ch. A. Diop)

Revue de Paris 15 mai 1894

INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE DAKAR BIBLIOTHÈQUE

J
1BRo1
VI-3
noir
Aq.

DE SAINT-LOUIS A SÉGOU[1]

Avec dix hommes armés on doit traverser l'Afrique. — Stanley et le Soudan égyptien. — M. Étienne et les instructions de la mission. — Badaire. — Départ de France. — Dakar. — Saint-Louis. — Khayes. — La traversée du Soudan. — Bafoulabé, Kita, Koundou, Bamakou. — Koulikoro. — Le convoi par le Niger. — Le convoi par terre. — Nyanima. — Ségou. — Séjour à Ségou, les derniers préparatifs.

« Avec dix hommes armés on doit traverser l'Afrique » était une formule personnelle dont je m'étais promis de démontrer la vérité, si l'occasion m'était jamais donnée de tenter l'expérience.

Ce jour vint: je ne saurais cacher que je l'appelais de tous mes vœux, car, depuis longtemps déjà, j'avais mordu à la vie d'explorateur, et elle m'avait passionné. A deux reprises, au Sénégal et au Soudan, comme chef de mission, j'avais eu le bonheur de réussir dans mes entreprises. J'étais allé entre temps guerroyer en Annam, j'avais aussi traversé l'Amérique et visité une grande partie de l'Océanie française, mais l'Afrique conservait mes faveurs.

J'étais très préparé lorsque, le 6 août 1890, M. Étienne, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, me fit mander de Vichy où je me trouvais, pour m'offrir de partir en mission dans l'intérieur de l'Afrique.

La convention du 5 août 1890 entre la France et l'Angle-

1. Les pages qui suivent forment le premier chapitre d'un livre intitulé : *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*, qui doit paraître sous peu et dont l'auteur a bien voulu nous communiquer le début.

15 Mai 1894.

40302

terre venait d'être signée, qui délimitait, dans l'intérieur du continent africain, la zone d'influence reconnue à la France : une ligne partant de Say sur le Niger pour aboutir à Barroua sur le lac Tchad, laissait dans la sphère d'influence anglaise tout ce qui appartient *équitablement* à l'empire de Sokkoto.

C'était le tracé de cette ligne qu'il s'agissait de déterminer ; or, on ne pouvait lui concevoir la rigidité d'une ligne droite, car s'il était question de l'empire de Sokkoto, il n'était nullement traité du Bornou, son voisin de l'est. Nous verrons par la suite qu'entre Say et Sokkoto existent des territoires qui, selon la lettre et l'esprit du texte de la convention, se trouvaient dans la même situation que le Bornou.

Ces régions n'avaient guère été visitées depuis le célèbre voyageur allemand Barth. Seuls Flegel et plus tard Staundinger et Ernst Hartret, son compagnon, avaient atteint Sokkoto en venant du Sud. Le Bornou, Kouka du moins et les États situés au sud et à l'est du Tchad, avaient été visités de 1870 à 1873 par un autre voyageur allemand, le célèbre Nachtigal. Je ne dois pas omettre non plus le voyage au Bornou de Ghérard Rholfs, en 1867.

Après cette première entrevue du 6 août, je retournai à Vichy terminer ma cure, Le 20, j'étais de retour à Paris, prêt à me mettre à l'organisation.

Je rédigeai un projet que me demandait M. Étienne. Je concluais à une allocation de quatre-vingt mille francs pour couvrir la totalité des frais ; je demandais en outre dix fusils modèle 1874 et trois mille cartouches.

La modération de mes demandes ne fut pas sans causer quelque surprise ; d'autres projets présentés avaient atteint des sommes beaucoup plus élevées, mais surtout la question de l'armement semblait une sorte de défi jeté à certains voyageurs qui s'étaient acquis, par leurs chevauchées à travers le continent africain, le plus illustre et mérité renom.

Et qu'on me permette ici une courte digression.

Depuis mon retour en Europe, on a fait souvent la comparaison, tant en France qu'à l'étranger, entre les moyens tout pacifiques et de persuasion que j'avais employés pour effectuer mon voyage et ceux mis en œuvre par Stanley. On a loué ma modération en l'opposant à la violence du grand voyageur

anglo-américain. On a fait ressortir que j'avais rempli la véritable mission humanitaire que l'explorateur doit avoir encore au pays noir : ouvrir des voies pacifiques que la civilisation empruntera plus tard pour faire disparaître la barbarie, à l'inverse de Stanley qui n'a exécuté qu'une trouée sanglante qui s'est refermée après son passage, laissant derrière lui les populations terrorisées et devenues hostiles à ces blancs qui avaient semé parmi elles la mort et la désolation.

Je ne partage point complètement, en ce qui a trait à M. Stanley, l'appréciation si défavorable qu'on a portée contre lui, *si je ne le juge que comme explorateur*. — Mais, ainsi que nous allons pouvoir nous en rendre compte, ce n'est pas l'*explorateur* que l'on doit mettre en cause quand on porte jugement sur le chef de l'expédition au secours d'Émin-Pacha.

Il s'agit de savoir si M. Stanley, pour accomplir la tâche dont il avait assumé la responsabilité, pouvait employer d'autres moyens d'exécution que ceux qu'il a mis en œuvre. Je réponds hardiment : « Non. »

Or cette tâche, quelle était-elle? Il fallait, dans la pensée des organisateurs de l'expédition de secours, aller ravitailler Émin-Pacha cerné par les Mahdistes dans la province Équatoriale, incapable, avec ses ressources en munitions devenues insuffisantes, de gagner la côte orientale ou de redescendre vers la basse Égypte. L'œuvre apparaissait aux yeux de tous, au départ de l'expédition, comme éminemment philanthropique. L'Égypte avait abandonné le Soudan égyptien, sans souci, semblait-il, des destinées de ses postes avancés vers le sud, sacrifiant à la fureur de hordes fanatisées ceux qui, pour sa gloire et sa prospérité, avaient étendu jusqu'aux bords des grands lacs équatoriaux sa domination.

L'Europe tressaillit quand la nouvelle parvint que le *fidèle* Émin, pressé de toutes parts, maintenait quand même haut et ferme, au milieu de ces pays barbares, le drapeau de la civilisation.

Et dans cette généreuse Angleterre, dont les actes de dévouement à la cause de la civilisation ne sont plus à compter, prit spontanément naissance une association d'hommes désintéressés qui organisa une vaste expédition, dont elle fit les fonds, dont elle confia la direction à un voyageur illustre

entre tous, qu'elle honora de manière insigne pour la circonstance en lui faisant conférer le titre de citoyen de Londres.

Le but était net, précis : secourir Émin-Pacha et ses fidèles auxiliaires, cernés par les hordes mahdistes victorieuses, et, si la situation était désespérée, les ramener à la côte. Et je comprends, j'excuse, j'approuve les voies et moyens employés par Stanley et ses officiers pour percer jusqu'à Émin au travers de la forêt mystérieuse, pour arriver quand même jusqu'à Wadalaï au milieu des peuplades mises en défiance par la force du corps expéditionnaire. Chaque minute perdue, c'est une chance qui échappe de trouver Émin vivant; il faut passer! il faut manger! J'approuve aussi le retour à la côte d'Émin délivré, heureux de rentrer en Égypte et en Europe, reconnaissant envers ses libérateurs. Et Stanley a ainsi accompli une œuvre magnanime, épopée superbe dans laquelle les sentiments les plus généreux de la nature humaine ont été son guide unique. La civilisation dans ses plus sublimes aspirations, représentée par un conquérant pacifique, dévoué jusqu'à la mort à sa tâche, menaçait d'être étouffée; un homme est venu — il s'appelait Stanley — qui a arraché à la barbarie sa victime désignée, au prix de mille périls, de mille privations, avec un désintéressement dont l'antiquité ne cite que des exemples démodés de vétusté. Honneur à lui! Gloire à Stanley!

Les moyens s'excusent par l'élévation du but, les hétacombes humaines ne sont que la conséquence de l'inéluctable nécessité : la guerre! La guerre, dans quel but? Obtenir des vivres de populations qui sont ou trop pauvres pour les fournir, ou trop effrayées pour accepter d'entrer en relations avec les Européens. Le but est devant : Émin meurt! Il faut passer!

Et le succès fut magnifique! Stanley a bien mérité de la civilisation chrétienne!

Mais est-ce bien ainsi que doit se définir le but de la trouée sanglante?

Les idées généreuses dont il était fait si grand étalage au départ de l'expédition n'étaient-elles pas destinées, hélas! à cacher au contraire la plus honteuse des spoliations? — Les événements plus récents sont un précieux enseignement pour ceux qui, au début, en Angleterre et sur le Continent, ont

pu croire à la sincérité d'une entreprise qui ne fut en réalité qu'un cynique guet–apens.

Les Anglais occupent l'Égypte, mais les Mahdistes se sont emparés de Khartoum, coupant les communications de la basse Égypte avec le Soudan égyptien. Vainement on a essayé de repousser au Kordofan et au Darfour les bandes du Mahdi et d'Osman Digna. Hicks–Pacha a péri avec toute sa colonne, lord Wolseley a vu sombrer sa réputation militaire aux cataractes de Wady Halpha. La proie échappe à l'Angleterre — que lui importe l'Égypte sans le Soudan? Le Soudan doit être la rançon de l'Égypte. L'Égypte n'assure même pas à l'Angleterre la possession du canal de Suez; n'en détient–elle pas l'entrée et la sortie par Chypre et Périm?

Il faut à l'Angleterre le Soudan; or elle considère comme trop onéreux les sacrifices en argent et hommes qu'il lui faudra s'imposer pour le reconquérir par le nord et peut–être au profit de l'Égypte, si la coalition européenne l'oblige à évacuer.

La légende d'Émin, habilement exploitée, va lui permettre d'arriver à ses fins. Tant qu'Émin sera au Soudan vassal du Khédive, les revendications égyptiennes seront possibles; il faut que, de gré ou de force, il abandonne la province. Se créerait-il un empire personnel, quoi qu'y pût gagner la civilisation, l'Angleterre ne pourrait que perdre, car Émin, indépendant, se tournerait plus volontiers du côté de l'Allemagne, dont les visées tendencieuses se sont fait jour par les expéditions des docteurs Peters et Lenz, que vers l'Angleterre.

Et Stanley sera celui qui rendra à l'Angleterre l'immense service de supprimer Émin, de préparer l'accès de l'Angleterre au Soudan qu'elle convoite[1].

En passant au Caire, Stanley obtient du Khédive, beaucoup plus par la contrainte que par la persuasion, un firman qui consacre l'abandon définitif du Soudan, qui relève Émin de sa vassalité et de son commandement.

1. Il n'est pas dans notre pensée de faire peser sur le Gouvernement anglais la responsabilité des actes de l'expédition de secours; mais il ne peut être mis en doute que de ces actes il a tiré large profit.

C'est un des côtés les plus intéressants du génie colonial de l'Angleterre que cet appui mutuel et constant que se prêtent l'initiative privée et l'action gouvernementale: à la première appartient le lancement des entreprises même les plus hasardeuses, à la seconde ressortit le rôle de régulateur, et celui-là seulement.

La partie est gagnée dès cet instant; que reste–t–il? Émin dénué de tout contre Stanley puissamment armé et secondé; la partie est trop inégale. Émin doit la perdre.

Un instant, cependant, Stanley hésite. Ses ouvertures, qu'il croyait voir acceptées immédiatement par le Pacha, sont repoussées. Émin a percé à jour les projets de son intéressé libérateur; il refuse de quitter sa province, de laisser à la merci des mahdistes ceux qui l'ont servi et défendu, de livrer sans défense aux fanatiques les populations qui avaient accepté son gouvernement.

Stanley sent la réprobation de ses propres officiers qui, alors seulement, comprennent la honteuse besogne à laquelle, inconscients, ils se sont dévoués en apôtres. — Au lieu d'un prisonnier qu'ils venaient délivrer, c'est un homme libre qu'ils vont ramener comme un esclave à la côte.

Stanley temporise, et ici se font jour enfin les projets véritables qu'il a charge d'exécuter, comme mandataire des Compagnies de Londres. A Émin, Stanley propose, après lui avoir bien fait comprendre que le Khédive l'a définitivement abandonné, d'entrer au service de l'État indépendant du Congo, puis de la Compagnie anglaise de l'Est africain. — Refus formel d'Émin–Pacha qui voit dans cette défection un manquement aux lois de l'honneur, et ne se laisse pas séduire par les avantages pécuniaires qui lui sont généreusement offerts.

Stanley n'hésite plus; il enlève le Pacha, et, en lui infligeant toutes les tortures morales imaginables, comme un colis encombrant, l'entraîne vers la côte pour servir à son triomphe d'explorateur invaincu.

Que lui importait? son but était atteint, et depuis, le capitaine Lugard, puis sir Gérard Portal, ont mis à exécution le programme de l'Angleterre au Soudan égyptien.

M. Stanley a mis au service d'une cause injuste une énergie, une ténacité dont peu d'hommes ont donné, dans aucun temps de l'histoire, un exemple aussi complet. Il a déployé toutes les qualités que doit réunir un chef d'expédition; mais de quelque mysticisme qu'il veuille entourer ses actions, elles portent en elles–mêmes leur condamnation. — Émin, libre à la côte, lui a craché son mépris au visage, pour retourner aussitôt dans les régions d'où la violence l'avait arraché.

Un explorateur est un pionnier de la civilisation, et si certaines violences peuvent se défendre, commandées qu'elles sont par les événements, il n'en est point de même lorsqu'elles sont voulues pour l'obtention d'un résultat, qui est la spoliation du faible.

Stanley allant au secours d'Émin-Pacha, et le ramenant si celui-ci acceptait son concours pour gagner la côte, n'avait pas à reculer devant les voies et moyens pour mener à bien cette généreuse entreprise. Il était de lui-même absous par le résultat, et aussi bien l'opinion contemporaine que l'histoire auraient consacré le souvenir de cette action mémorable.

Stanley, au contraire, prêtant délibérément le concours de son énergie, de son expérience, de son tempérament d'explorateur à une entreprise qui consacrait de la part de l'Angleterre la spoliation d'un protégé, l'Égypte, qui, au point de vue humain, revêtait ce caractère inique de forger des fers à celui qu'il prétendait avoir mission de libérer, Stanley, dis-je, est tombé du rang d'apôtre de la civilisation au rang plus profitable peut-être d'aventurier heureux, dont les actes ont été moins sévèrement jugés par ses contemporains qu'ils ne le seront par l'histoire.

I

Mais revenons à mon sujet. Je l'ai démontré ci-dessus, une troupe un peu nombreuse en Afrique ne peut songer à passer sans faire la guerre pour subsister. Au contraire, une escorte de quelques hommes peut partout se ravitailler et n'éveille pas la défiance des populations. Dix hommes d'escorte suffisent au voyageur pour s'affranchir des maléfices des coupeurs de route et constituent une garde du corps suffisante pour imposer le respect. Il est évident que si des empires comme le Mossi, le Haoussa (Sokkoto), le Bornou lui ferment leurs portes, le voyageur ne saurait songer à recourir à la force pour passer quand même; mais je pose en fait qu'une escorte, même décuple, ne pourrait obtenir un résultat meilleur. Pour ne parler

que du Haoussa et du Bornou, par exemple, qui sont les territoires compris entre le Niger et le lac Tchad, ce sont des pays très fortement organisés au point de vue militaire. L'empereur de Sokkoto a levé sous mes yeux une armée de quarante mille hommes, dont moitié cavalerie, pour aller mettre le siège devant Argoungou; le cheik du Bornou, le jour de la fête du Baïram, a fait sortir quinze mille chevaux pour me montrer sa puissance. Qu'est-ce qu'une troupe de trois ou quatre cents hommes pourrait entreprendre contre de tels empires à la distance où est Say de la côte par la route que j'ai suivie (quatre mille kilomètres environ)? Gagner le Tchad en partant de Say, par une route dont le développement est d'environ quinze cents kilomètres, au travers d'États de la puissance du Sokkoto et du Bornou serait folie. Il fallait passer avec le consentement des chefs d'États; c'était à la fois moins téméraire et plus profitable.

Toutefois, ainsi que nous le verrons par la suite du récit, une foule de petits États ou des groupes indépendants de villages existent dans l'intérieur, dont la traversée est souvent plus difficile pour le voyageur que celle de ces grands empires; très souvent aussi ils sont en hostilité les uns vis-à-vis des autres. Dans de telles conditions, une attaque peut survenir à l'improviste; mais j'avais eu soin de prévoir la conduite à tenir. J'emportais les outils de terrassement et de défrichement nécessaires à la construction rapide d'un poste; une entreprise sur un village m'eût donné les ressources en vivres pour tenir un mois ou deux, vu le peu de bouches que j'aurais eu à nourrir, et je pouvais présumer que des négociations habilement engagées m'auraient permis de me sortir de difficulté en m'ouvrant la route.

Mais je n'ai que trop longuement insisté sur ces préliminaires. Je vais reprendre mon récit.

Aussitôt les crédits mis à ma disposition, je m'occupai de mes achats, et aussi de la constitution de mon personnel.

Sur la recommandation de mon ami le capitaine Binger, je pris comme secrétaire-interprète arabe un élève diplômé de l'école des langues orientales, M. Rosnoblet. Il ne devait pas aller bien loin: à Khayes, c'est-à-dire à la porte du Soudan,

son état de santé m'obligea à me priver de ses services et à le renvoyer en France.

Je cherchais un chef de convoi. Un matin que j'entrais dans le bureau de mon ami Jean-Louis Deloncle, alors sous-chef de cabinet de M. Étienne, un sergent de l'administration pénitentiaire, qui faisait l'office de planton, vint apporter un pli et sortit.

M. Deloncle me demanda si je ne voulais pas emmener un sous-officier.

— Si, lui dis-je, je cherche un chef convoyeur.

— Je crois que le surveillant qui sort ferait votre affaire; il m'a demandé en termes si pressants de vous parler de lui que je crois devoir vous le recommander.

— Faites-le venir.

Un instant après, Badaire, car c'était lui, entrait à nouveau.

— Vous demandez à m'accompagner, lui dis-je; mais savez-vous à quoi vous vous engagez? Peut-être ignorez-vous que je suis un chef très dur, que, pendant deux ou trois ans, il vous faudra faire abstraction complète de toute volonté?

— Je sais tout cela, et j'y suis résolu.

— Mais avez-vous déjà été aux colonies?

— Non, j'étais sous-officier au 1er régiment de chasseurs à cheval. — Mais je vous promets que vous n'aurez pas à regretter de m'avoir pris; ce qui me manque, je l'aurai vite acquis. Emmenez-moi partout où vous voudrez, faites-moi faire ce qu'il vous plaira, je vous serai dévoué jusqu'à la mort, je vous le jure. Ne me demandez pas comment ce sentiment m'est venu en vous voyant passer depuis quelques jours, je ne puis pas le dire. Mais essayez, vous n'aurez pas à le regretter.

Et il avait les larmes aux yeux, le brave garçon, en disant cela très simplement, mais avec un accent énergique et convaincu qui me plut.

M. Haussmann, le chef de cabinet, était entré sur ces entrefaites.

Me tournant vers lui, je lui dis :

— Verriez-vous inconvénient à ce que je prenne Badaire?

— Aucun, répondit-il, c'est un bon sujet, je serais enchanté de ce qui pourra lui arriver d'heureux

En quelques instants, la situation de mon nouveau compa-

gnon était réglée; moins de dix minutes après, il sortait ne sachant trop quelle contenance tenir : il pleurait, riait à la fois. Rarement j'ai vu un homme aussi heureux.

Je n'ai pas eu à regretter le choix que j'ai fait de lui : l'impression première qu'il m'avait produite ne m'a pas trompé. Badaire a été, au cours de cette longue route, un aide toujours dévoué, énergique et soumis; il m'a rendu dans sa sphère tous les services que j'étais en droit d'attendre de lui. Il a été largement récompensé de son dur labeur. C'était justice.

En quelques jours, tous les achats furent mis en caisses ou ballots d'un poids maximum de vingt-cinq kilos, et, le 13 septembre, tous les colis de la mission étaient expédiés à Bordeaux.

Les instructions qui me furent remises par M. Étienne portaient que je devais reconnaître la ligne Say-Barroua; elles laissaient à ma disposition la route de retour, quand j'aurais atteint sur le Tchad le point terminus de la ligne de démarcation franco-anglaise.

Dans la dernière entrevue que j'eus avec le sous–secrétaire d'État, je lui demandai instamment de me laisser toute initiative pour les détails d'exécution.

— Allez, me dit M. Étienne, vous avez mieux que personne conscience de la tâche que vous avez assumée. Ma confiance entière vous est acquise. Nous vous suivrons.

Le 20 septembre, à bord de l'*Équateur*, des Messageries maritimes, qui, deux fois déjà, m'avait porté au Sénégal, la mission quittait la France. J'estimais à deux ans et demi, trois ans au plus, l'absence probable; elle devait durer exactement vingt-sept mois.

En même temps que nous, partait, confiant lui aussi dans l'avenir, un de mes jeunes amis, le capitaine Ménard, de l'infanterie de marine. Il allait à la Côte d'Ivoire, comme chef d'une mission que j'avais contribué à lui faire confier. De la côte, il devait remonter vers le pays de Kong, puis par les sources du Niger et de la Mellacorée, regagner la côte occidentale.

Ce fut une des douleurs les plus vives de mon retour que d'apprendre la triste mais héroïque fin de cet excellent ami et camarade, qui n'a laissé que des regrets dans le cœur de tous

ceux qui l'ont connu. La ville de Paris a rendu justice à sa mémoire en donnant son nom à l'une des rues de la capitale. Mon ami le gouverneur Binger a donné le nom de *Capitaine-Ménard* au navire du service local de la Côte d'Ivoire; enfin, Mizon a baptisé en son honneur Ménardville, une factorerie qu'il a fondée sur la Bénoué, dans le Mouri.

Quelques jours avant notre départ de Bordeaux, le 10 septembre, était partie la mission de M. le lieutenant de vaisseau Mizon, dont le but était de gagner le Tchad par le Niger, la Bénoué et, si possible, le Chari.

Gaiement, nous nous étions donné rendez–vous aux bords du grand lac africain, qui semble placé là comme pour repérer le centre de gravité du continent noir.

Je fus seul au rendez–vous, dix–huit mois après; mais il n'a point dépendu de Mizon d'exécuter son programme. La suite de sa première expédition a bien établi que, sans l'immixtion des Européens dans ses affaires, il eût atteint le but qu'il s'était assigné.

Le 28 septembre, l'*Équateur* arrivait à Dakar, où nous dûmes purger une quarantaine de trois jours.

Par le chemin de fer, la mission fut transportée à Saint-Louis, où elle était le 4 octobre. Pendant la traversée du Cayor, j'étais émerveillé de l'aspect de ces régions que j'avais connues quelques années auparavant presque incultes et dans lesquelles les populations nous accueillaient avec une hostilité mal déguisée. Le chemin de fer avait tout transformé. Les champs de mil et d'arachides s'étendaient à perte de vue; de grandes agglomérations s'étaient créées autour des principales stations : Thiès, Tivaouane, Louga, M'Pall; la pacification était venue d'elle–même. La vie commerciale avait pris une grande activité; à chaque station montaient les agents noirs des maisons de commerce qui, entre deux gares, venaient renseigner leurs chefs sur l'état des récoltes, la qualité des arachides, etc., car tout était alors à maturité.

Que les incrédules qui pensent que les voies rapides ne sont pas les plus sûrs agents de civilisation dans les colonies aillent se convaincre, par un voyage de quelques jours sur les navires les plus confortables du monde, des résultats merveilleux qu'a produits le chemin de fer de Dakar à Saint–Louis,

dans des territoires qui semblaient par la nature voués à l'infécondité. — Pour fixer mieux les idées, disons que le mouvement commercial du Cayor est passé, en quelques années, de six millions à vingt–cinq millions de francs.

A Saint–Louis, je fus l'hôte de M. Alphée Lézongar, chef de la maison Devés et Chaumet, l'une des plus importantes et les plus estimées du Sénégal. M. A. Lézongar est originaire du pays; une vie de labeur et de probité lui a fait conquérir la situation élevée qu'il occupe aujourd'hui en remplacement de M. Delor, avec lequel je m'étais lié beaucoup pendant mes séjours antérieurs dans la colonie. Adjoint au maire de Saint-Louis, M. Lézongar est en même temps membre du Conseil privé. Je déposai entre ses mains une somme de dix mille francs pour le paiement de mon personnel au retour de l'expédition.

Je me préoccupai d'engager des hommes, mais je désirais surtout retrouver des hommes ayant déjà servi sous mes ordres. En effet, quelques–uns se présentèrent qui, d'enthousiasme, acceptèrent de m'accompagner aux conditions suivantes : ils s'engageaient à me suivre partout; je leur concédais trois mois d'avance, mais il était bien stipulé qu'ils ne recevraient aucune solde en cours de route. Au retour, ils trouveraient leur solde intégrale chez Lézongar, à Saint-Louis.

De même, le renvoi de la mission impliquait l'obligation de venir se faire régler à Saint-Louis. Je voulais éviter ainsi, et j'y ai pleinement réussi, les défaillances en cours de route, les désertions en masse sous le prétexte le plus futile.

Le noir est capricieux, volage et jouisseur. Il séjourne quelques jours dans un village, il se toque d'une femme; aussitôt, tout disparaît à ses yeux: famille, pays, situation. Il vient trouver son chef, lui déclare qu'il ne veut pas aller plus loin, qu'il a besoin de sa solde, et le dialogue suivant s'engage :

— Mais qu'as-tu?

— Je suis fatigué.

— Tu ne travailles pas plus que les autres, tu as des vêtements, une bonne ration, on ne t'a pas fait d'injustice.

— Je suis fatigué.

Et à toutes les questions, c'est la réponse invariable. Il

voit le présent : quelques pièces d'argent et une femme. Au delà, plus rien n'existe.

Et ainsi se fondent en quelques jours les escortes même les mieux conduites.

Une autre des conditions, et non moins formelle, de l'engagement, était que je ne souffrirais pas de femmes dans la mission.

Bien peu de missions partent sans que cette condition soit formulée ; mais un mois ne s'est pas passé que la proscription contre le sexe faible a subi de multiples contraventions. Du premier jour au dernier, j'ai tenu la main à l'exécution rigoureuse de cette clause du contrat, je m'en suis très bien trouvé — mes hommes aussi. — Je n'affirmerai point qu'il n'y a pas eu de cas de maraude. J'ai su ne m'en apercevoir que lorsqu'ils étaient gênants.

Après un séjour de cinq jours à Saint-Louis où le nouveau gouverneur, M. de Lamothe, mit la plus entière bienveillance à m'aider dans mes derniers préparatifs, la mission s'embarquait le 9 octobre sur le ponton *Espérance* — c'était d'heureux pronostic — qui, remorqué par le vapeur *Camargue*, devait nous conduire à Khayes, chef-lieu du Soudan français.

Une dernière accolade à mes amis de Kersaint Gilly, commissaire de la marine, Robert, chef du service des travaux publics, Lézongar, et enfin à mon pauvre ami Ménard qui doit attendre quelques jours encore un navire à destination de Grand Bassam ; les mouchoirs s'agitent pendant que nous gagnons le milieu de fleuve, et en route pour le grand voyage : la traversée de l'Afrique commence.

Bien agréablement, d'ailleurs. Nombreux sont les passagers de l'*Espérance ;* ce sont les officiers d'infanterie, d'artillerie de marine, et de spahis qui vont prendre part à la prochaine colonne du Soudan, sous les ordres du colonel Archinard.

Celui-ci est parti devant nous avec le gouverneur, la veille, sur la *Cigale*.

Nous passons successivement Richard Toll, Dagana, Podor, Saldé, Matam, Bakel, autant de postes et centres d'échanges sur le Sénégal. Enfin nous sommes à Khayes, le 18 octobre.

La navigation s'arrête en ce point ; on peut bien gagner Médine avec les avisos, mais, ce qui se faisait autrefois par

nécessité ne se pratique plus, maintenant que Khayes est tête de ligne du chemin de fer qui est aujourd'hui poussé jusqu'à Bafoulabé.

Aussitôt commence le débarquement et, dès l'après-midi, mon camp avec tous mes bagages est installé près du nouvel hôpital, sur une crête, à mille cinq cents mètres du bord du fleuve.

J'emploie les quelques jours de séjour forcé à recruter le complément d'hommes d'escorte, et aussi domestiques, cuisinier, interprète. Le 21, je me rends à Médine, d'où je reviens l'après-midi avec quatre chevaux.

Gracieusement, le 26, le commandant supérieur me prévient qu'il met à ma disposition trente mulets d'un convoi qui partira, le 28, pour Kita. Le colonel Archinard prépare une colonne sur Nioro et il m'a été impossible de trouver ni porteurs à loyer ni animaux de transport à acheter.

Sur ces entrefaites, M. Rosnoblet, souffrant depuis quelques jours, tombe très sérieusement malade de la typho-malaria. Je fais venir le docteur Colomb, chef du service de santé du Soudan, qui déclare qu'il est incapable de partir et prescrit son entrée d'urgence à l'ambulance.

Le 28, après avoir pris les mesures pour régler la situation de M. Rosnoblet et son rapatriement, la mission au complet quitte Khayes avec le convoi sous les ordres de M. le capitaine d'artillerie de marine Parisot.

La mission compte, outre Badaire, l'interprète, un traitant (marchand indigène chargé de la vente de mes marchandises), dix hommes d'escorte, un cuisinier, deux domestiques.

Je n'insisterai point sur la traversée du Soudan, de Khayes à Bamakou. Ces régions sont trop connues du lecteur par les faits d'armes et les campagnes où se sont illustrés les colonels Borgnis-Desbordes, Combes, Frey, Galliéni, Archinard.

Ce n'est d'ailleurs pas pour moi une impression neuve, car j'ai parcouru autrefois ces contrées dans leurs moindres détails, en 1884 et 1885, à la recherche d'un tracé de chemin de fer dont Binger, alors lieutenant sous mes ordres, exécuta le levé régulier. L'heure n'est pas éloignée, il faut l'espérer, où ce projet sera enfin mis à exécution, pour le plus grand bien du Soudan, qui en retirera des avantages bien supérieurs

à ceux que j'ai cités pour le Cayor, car ici, les terres sont riches et bien arrosées.

Nous atteignons Bafoulabé, le 3 novembre. Bafoulabé, où rien n'existait il y a dix ans, quand on y établit le poste, compte aujourd'hui quatre à cinq mille habitants. Ce poste est sous le commandement du lieutenant Manet[1].

J'engage un nouvel interprète, Makoura Seck Ouoloff, de Saint-Louis. En ce point nous traversons le Sénégal, on forme un convoi de voitures, et nous nous mettons en route pour Kita.

Le 18 novembre, nous entrons dans ce poste qui est le plus important du Soudan. Kita, par le fait de sa position en un pays sain, au pied d'un massif très peuplé, est destiné à un grand avenir, quand la locomotive venant de Bafoulabé éveillera de son sifflet strident les échos des montagnes de Badougou, de Manambougou et de Oualiha.

Le commandant de Kita, capitaine Conrard, sachant ma hâte de continuer, fit diligence pour me réunir les cent porteurs qui m'étaient nécessaires, et le 25 novembre, la mission se mettait en route pour Koundou, où elle arrivait le 28.

Le lieutenant Vigy commandait le poste. Je l'avais connu en Annam; c'était un laborieux, doué d'une intelligence d'élite. Quelques mois après, chargé dans le Sud d'une mission pour aller recueillir des renseignements sur la mission du capitaine Ménard et la mienne qu'on disait l'une et l'autre massacrées, il mourut de la fièvre au sud de Sikasso.

Le 29, nous quittions Koundou pour arriver à Bamakou, le 2 décembre.

Nous sommes l'objet d'un aimable accueil de la part du capitaine Arlabosse, commandant du fort, et des officiers. Le lendemain, on réunit les porteurs qui me sont nécessaires et je me renseigne sur la route. Il est décidé que jusqu'à Kouli-coro je suivrai la route du bord du fleuve et que là je prendrai des pirogues pour gagner Ségou par le Niger.

Le départ a lieu le 4 au matin; le 6, nous sommes à Kouli-coro.

En ce point je me résous à faire deux convois. Le premier,

1. Officier très distingué, auquel un brillant avenir semblait destiné, le capitaine Manet vient de périr malheureusement dans les rapides du Cavally. Il faisait partie de la mission du capitaine Marchand.

sous mes ordres, prendra la voie du Niger; le deuxième, sous les ordres de Badaire, avec le gros de l'escorte, les chevaux et douze bourriquots, dont le colonel Archinard m'a fait don, suivra la rive gauche jusqu'à Nyamina, traversera le Niger en ce point et continuera sur Ségou par la rive droite.

Koulicoro était précédemment le point d'attache des canonnières, qui maintenant sont à Ségou.

Le 7 décembre, à une heure du soir, les deux convois se mettent en marche. Le 8, dans la journée, passant à Nyamina, je règle avec le sergent du poste les détails relatifs au passage du convoi de terre. Le 10, à dix heures et demie du matin, avec mes huit pirogues, j'accostais la berge de la rive droite, en face la résidence de Ségou.

En deux mois nous avions franchi les mille sept cents kilomètres qui séparent Saint-Louis de Ségou; c'était d'heureux augure, car de la mise en train dépend souvent le succès final d'une expédition. Le résultat n'a pu être atteint que grâce à l'extrême complaisance que me témoignèrent le commandant supérieur et tous mes camarades au Soudan, en mettant à ma disposition tout ce qui était en leur pouvoir. Mon entreprise n'était pas sans éveiller quelque peu leur scepticisme parfois, mais, dans leurs actes, ils se solidarisaient dans une seule pensée : assurer, dans la mesure de leurs moyens, mon succès. Le succès est venu, ils en ont leur part. Je les en remercie.

Ségou était le dernier des ports du Soudan; en ce point, j'avais à faire mon organisation définitive.

Ségou–Sikoro est la capitale de l'ancien empire fondé par le prophète toucouleur El Hadj–Oumar. L'odyssée de ce conquérant appartient à notre histoire coloniale. Retour de la Mecque vers 1850, il tenta de constituer dans le bassin du Sénégal, à son profit et à notre détriment, un empire musulman. Battu dans le Fouta sénégalais par le général Faidherbe, il se retira au delà de la Falémé et vint assiéger en 1856 le poste de Médine, qui était alors notre sentinelle avancée vers l'intérieur.

La défense héroïque de la garnison permit au général Faidherbe, alors gouverneur, d'arriver en temps utile pour la débloquer. — A partir de cette date, El Hadj-Oumar franchit

le Sénégal et en un petit nombre de campagnes réussit à mettre sous ses lois tous les pays bambaras et malinkés, entre Sénégal et Niger, asservissant les populations qui refusaient de se convertir à l'Islam. A Ségou, l'ancienne capitale des Famas (rois) bambaras, il établit sa propre capitale où il laissa comme chef son fils Ahmadou Sheikou, pendant qu'il continuait vers l'est sa marche conquérante. Il s'empara de Macina et contraignit Tombouctou à lui payer tribut, puis, mystérieusement disparut, tué, dit-on, à Bandiagara, au cours d'une révolte.

Ahmadou Sheikou lui succéda en prenant le titre de Lamido Dioulbé (commandeur des croyants). Point n'est besoin de relater ici l'histoire de la longue lutte que nous dûmes, sous diverses formes, soutenir au Soudan contre ce potentat fanatique et sanguinaire.

En avril 1890, Ségou tombait presque sans coup férir au pouvoir de la colonne du colonel Archinard. Le capitaine Underberg, de l'artillerie de marine, fut investi des fonctions de résident à Ségou, auprès du Fama bambara restauré, qui devenait notre protégé. Ce Fama, pris dans la dernière famille régnante, fut supprimé à la suite d'une conspiration contre le Résident qui fut découverte; un homme de famille royale, qui nous avait donné de nombreuses marques d'attachement, Bodian, le remplaça.

Sur la berge, en débarquant, je trouvai le capitaine Underberg, qui venait au-devant de moi avec les officiers de la Résidence. C'était d'abord le docteur Grall, un vieil ami, — nous avions fait ensemble autrefois une traversée légendaire à bord d'un transport à voile revenant de la Nouvelle-Calédonie: cent trente-huit jours de mer avec une unique relâche de quatre jours à Sainte-Hélène, je l'avais retrouvé plus tard au Soudan; — l'enseigne de vaisseau Hourst, commandant de la flottille du Niger, qui, peu après, devait recevoir simultanément son grade de lieutenant de vaisseau et la croix de chevalier de la Légion d'honneur; puis le docteur David, médecin de la flottille, que j'avais autrefois connu à Tahiti; enfin, un simple artilleur, Godichet, qui remplissait de multiples fonctions dont il s'acquittait fort bien. Il était le seul soldat européen, et, pour lui faire moins sentir son isolement, les officiers l'admettaient à leur table.

Tous étaient de gais compagnons et des hommes de valeur; leur santé était très bonne, pour la raison qu'on n'était pas oisif à Ségou. Underberg, qui autrefois avait étudié l'architecture, était en train de construire la Résidence sur les ruines de l'ancien dionfoutou (palais) d'Ahmadou; il avait tenu à respecter l'architecture locale, elle avait fort grand air, la Résidence, avec ses ornements coniques qui dessinaient les crêtes. Hourst construisait un port entaillé dans la berge du fleuve pour abriter les canonnières, et aussi un arsenal qui devait servir de logement au personnel, de remise au matériel et aux rechanges de la flottille. Grall[1] empaillait des oiseaux, faisait de l'histoire naturelle, chassait et, avec passion, jouait de la clarinette, instrument sur lequel il avait un talent très apprécié. David, avec le plus grand succès, se livrait à l'exercice de son art; il avait réussi un grand nombre d'opérations délicates.

Quoique trois mille travailleurs fussent encore employés journellement aux travaux, certains bâtiments de la Résidence, au premier étage, étaient très logeables déjà. Chacun vaquait le jour durant à ses occupations accoutumées, on se retrouvait réunis à table. — Avec Hourst, nous nous étions attelés à une série d'observations et de calculs astronomiques qui devaient me servir de point de départ pour mes opérations ultérieures. Aussitôt que Badaire fut arrivé, le 14 décembre, il se mit à la réfection des charges, à la confection de bâts. Puis vinrent les achats d'animaux de transport, des bœufs porteurs.

Le labeur de la journée accompli, on devisait gaiement le soir, après dîner. C'était le bon moment. Les récits de voyage, de guerre, de plaisir, se succédaient à l'envi. Les souvenirs du pays étaient le plus longuement évoqués : la France, la patrie, Dieu sait combien on l'aime à cette distance ! Et chacun de supputer les mois, les jours qui restent encore avant de la revoir. C'est là l'espérance qui soutient, qui fait la saveur de la tâche journalière; on se sent grandir, si petit qu'on soit, à savoir que tout travail, quelque ingrat, est profit pour la patrie absente, mais représentée par le pavillon aux trois couleurs qui flotte sur le bâtiment central.

1. Le docteur Grall, de nouveau retourné au Soudan, a péri dans le massacre de la colonne Bonnier.

Tout à coup autour de la table un silence se fait. Les domestiques entrent qui ont fini leur service ; ils vont regagner le village pour la nuit, ils se rangent et celui qui, par sa situation, a le droit de porter la parole, gravement prononce ces mots :

— Commandant, messieurs les officiers, toutes les brutes, tous les animaux qu'il y a dans le poste y a dire bonsoir.

— Bonsoir, bonsoir, les animaux, bonsoir, les brutes, répond gravement Underberg.

Un éclat de rire général souligne l'humoristique salut de l'invention d'Underberg, et la conversation interrompue reprend jusqu'au coucher ; à moins qu'on n'aille jusqu'au bord du fleuve contempler, au milieu du profond silence de la nature endormie, les flots du majestueux Niger qui scintillent à la clarté des astres de la nuit. Au loin, vaguement, on perçoit les bruits du tam-tam aux sons duquel les noirs font la veillée ; peu à peu tout rentre dans le calme ; quelques rares grenouilles coassent seules dans les bas-fonds marécageux : la silencieuse sentinelle qui, pieds nus, se promène devant la porte, rend les honneurs aux officiers qui rentrent, et chacun va prendre quelques heures de repos.

Ainsi, pendant douze jours, furent poursuivis les derniers détails d'organisation, et chacun d'aider de tous ses moyens aux préparatifs de la dernière heure.

Les adieux furent tout de reconnaissance et d'espoir : « Merci ! Au revoir, en France ! »

Hélas ! mon pauvre ami Underberg ni David ne devaient jamais revoir le sol natal. Ils reposent là-bas, sur les bords du grand fleuve africain, loin de ceux qui les ont aimés, ayant sacrifié leur vie, comme tant d'autres que j'ai connus, jeunes et pleins d'ardeur, à une grande idée qu'on ne saurait traiter de chimère, car elle est l'avenir !

COMMANDANT MONTEIL